

LE

RECUEIL LITTÉRAIRE

RELIGION—HISTOIRE—ECONOMIE SOCIALE—LITTÉRATURE—SCIENCES,
BEAUX-ARTS—BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

13^e LIVRAISON.

SOMMAIRE.

BIBLIOGRAPHIE d'Erkman-Chatrian.....	GERMAIN BEAULIEU
SONNET.....	FRID-OLIN
LE PETIT BOSSU.....	HENRI CONTI
L'AVENIR DE LA FRANCE.....	A. GUIDÉ
LA PHILOSOPHIE ET LES ENFANTS.....	E. COUTURE
LE LIVRE DU JOUR.....	EDMOND FLEGENHEIMER
RÊVE D'ALSACE.....	J. B. CHATRIAN
L'AMOUR DE JACQUES (roman).....	CHARLES FUSTER.

Directeur : PIERRE BÉDARD. | Rédacteur : GERMAIN BEAULIEU.



MONTREAL
IMPRIMERIE DU RECUEIL LITTÉRAIRE
P. BÉDARD, Propriétaire.

170, RUE ST-LAURENT,

1891.

Renseignements.



LE RECUEIL LITTÉRAIRE est bi-mensuel et paraît par livraisons de 24 pages, renfermant en outre un portrait et une splendide gravure de fantaisie.

Les prix de l'abonnement sont :

POUR LE CANADA	POUR L'ÉTRANGER
Un an.....\$2.00	Un an.....12 frs
Six mois.....\$1.00	Six mois.....6 frs
Quatre mois.....70 cts	Quatre mois.....4 frs

Tout abonnement est invariablement payable d'avance.

Notre revue n'est pas une spéculation. Si nous recevons du public un encouragement suffisant, nous augmenterons le nombre de pages sans augmenter le prix de la souscription.

Aucun travail ne sera admis s'il est excellent pour le fond comme pour la forme, et s'il n'est signé d'un nom responsable.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus.

Les signataires des articles gardent la responsabilité des idées qu'ils y émettent.

Il sera fait mention, dans le Bulletin Bibliographique du RECUEIL LITTÉRAIRE des ouvrages nouveaux dont il sera envoyé deux exemplaires à la Direction.

ANNONCES

10 cents la ligne, première insertion -- 5 cents la ligne, insertions subséquentes

Toute annonce à long terme se traite à forfait.

Une annonce dans une revue offre beaucoup d'avantages. Le journal aussitôt lu, se déchire ; une revue se prête, se garde, et devient ainsi un agent précieux de réclame.

Toutes les communications concernant la Rédaction et l'Administration seront adressées à **M. Pierre Bédard, 192 rue Saint-Hubert, Montréal.** Téléphone Bell 6363. Boîte Poste 1436.

HENRY HAMILTON.

N. E. HAMILTON.

Henry & N. E. Hamilton

IMPORTATEURS DE

Marchandises de Hautes Nouveautés

Coin de la rue ST-JACQUES et de la PLACE VICTORIA

MONTREAL.

Téléphone Bell 999.

Téléphone Federal 609.

Perrault & Mesnard

Architectes

11 & 17 COTE DE LA PLACE D'ARMES

Boite 1414 Bureau de Poste.

Élévateurs.

Téléphone 696.

ROY & GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

180 RUE ST-JACQUES, Edifice de la Banque d'Epargne

Élévateur 4e plancher.

Chambres 3 et 4.

* ARTHUR DECARY *

PHARMACIEN

Produits Chimiques et Pharmaceutiques, Articles de Toilette et Parfumerie

AU COIN DES RUES ST-DENIS ET STE-CATHERINE

Téléphone Bell 6833.

Téléphone Fédéral 1829.

Spécialités : Émulsion Décary. — Corricide Décary. — Liqueur Hémallactique de Ruolz
Eau de Raifort iodé.

MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Unique dans son genre et pouvant rivaliser avec les meilleures revues de modes de Paris

Abonnement, \$3.00 par an

S'adresser : J. LESSARD & CIE

Boite 1110, Montreal.

LIBRAIRIE STE-HENRIETTE — G. A. & W. DUMONT

Littérature. — Piété. — Classiques. — Papeterie.

1826 Rue Ste-Catherine, Montreal.

Monongahela de Beaujeu

196 Rue Saint-Denis

Achète et échange vieux timbres, bouquins, documents historiques, etc

LE MONDE ILLUSTRE

Littérature, Sciences, Beaux-Arts, etc. - Paraissant le Samedi

Propriétaires : BERTHIAUME & SABOURIN

40 PLACE JACQUES CARTIER, MONTREAL

Le Stenographe Canadien

Abonnement : Un an, \$1.00 ; Six mois, 50 cts

BOITE 1587, MONTREAL, CANADA

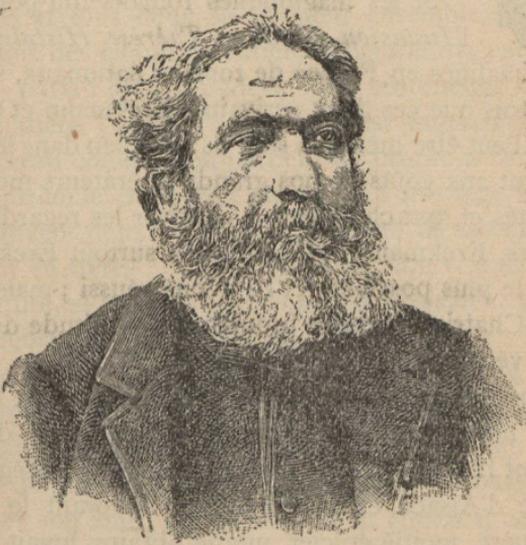
AVIS IMPORTANT.

NOUS informons les hommes d'affaires, les membres du clergé et des professions libérales qu'il nous reste encore des exemplaires du **PLAN DE L'ILE DE MONTRÉAL**, par H. MALINGRE, et que nous les offrons en vente pour \$2.00 l'exemplaire.

Cette carte magnifique qui contient les numéros du cadastre, sera envoyé franco à la réception de \$2.00 en argent ou en timbres-poste.

Adressez toutes les communications à M. Isidore Crépeau, boîte de poste 1436, Montréal.

Les personnes qui désireraient se procurer ce plan devront se hâter de le faire, car le nombre des exemplaires est restreint.



A. CHATRIAN

ERCKMANN-CHATRIAN



EUT-ON parler du feuillage sans concevoir l'oiseau qui l'habite ! peut-on voir le firmament sans admirer les astres qui le décorent ?... Ainsi, on ne peut pas plus mentionner le nom d'Erckmann sans l'associer à celui de Chatrian. Tous deux intimement liés rappellent une série d'ouvrages émouvants, pleins de vie, pleins de feu, remplis de beautés littéraires.

Si les magnifiques romans qui portent pour titres, *l'Invasion, Madame Thérèse, Histoire d'un Conscrit*, et tant d'autres qualifiés en France de romans nationaux, sont peu connus en Canada, je crois que ces deux écrivains, Erckmann et Chatrian, le sont encore moins. Peut-être même le sont-ils bien peu dans leur propre pays ; car, contrairement aux goûts de nos grands littérateurs modernes, qui sont de toutes les fêtes et qui cherchent à captiver les regards de la foule de leurs admirateurs, Erckmann et Chatrian, et surtout Erckmann, ont tenu à rester cachés le plus possible ; et ils y ont réussi ; mais aujourd'hui, le nom Erckmann-Chatrian perce le brouillard de solitude dont il a cherché à s'entourer : le véritable mérite dissipe tout.

C'est à Phalsbourg, une des villes les plus militaires de l'antique Alsace, qu'est né, le 20 mars 1822, Erckmann, le fidèle associé de Chatrian. Il reçut avidement l'éducation que pouvait donner le collège communal de cette petite ville d'Alsace, et la compléta en dévorant le fonds des bouquins que son père, moitié épicier, moitié libraire, louait à la population de Phalsbourg, très-friande, dit-on, de lecture à cette époque. " Le meilleur de sa vie, dit Sarcey, se passait à rêver dans les intervalles que lui laissait libres, le soin de boire chaque jour un nombre considérable de chopes. "

C'est même dans une brasserie qu'il rencontra pour la première fois, son intime collaborateur. Chatrian était né de parents pauvres, dans le département de la Meurthe, le 18 décembre 1826. Les hazards d'une vie agitée l'avaient amené à Phalsbourg où il remplissait les modestes fonctions de maître d'études.

Tous deux travaillés de la même ambition, tous deux doués des mêmes goûts comme des mêmes aptitudes, ne tardèrent pas à s'entendre ; et dès lors, se forma entre eux ce lien d'amitié qui devait dans la suite faire éclore tant de chefs-d'œuvre.

Leur collaboration devint si étroite qu'on eût dit une fusion de deux esprits en un seul. Et même, séparés l'un de l'autre pendant plus du dernier tiers de leur vie car Chatrian avait obtenu dans la Compagnie de l'Est un emploi qui le retenait à Paris, tandis que Erckmann n'a jamais pu se décider à quitter sa chère Alsace ils n'en continuèrent pas moins leur admirable collaboration.

On a dit, dans le temps, qu'Erckmann écrivait les œuvres signées des deux noms, et que Chatrian les plaçait : c'est faire grand tard au dernier. Il est vrai que des deux, c'était Erckmann qui tenait ordinairement la plume ; mais jamais il ne la prenait, selon le témoignage de Sarcey " sans avoir longtemps causé de l'œuvre en germe, avec son ami ; il la lui soumettait en note, et tous deux se livraient ensemble à un long travail de révision. Parfois des chapitres entiers étaient écrits par Chatrian et tous deux étaient en parfait accord d'idées et de sentiments ; ils se sont si bien approprié la matière l'un de l'autre, qu'il est impossible d'apercevoir ce qui, dans le travail commun, appartient en propre à l'un des deux collaborateurs. " Harmonie qui paraît étrange si l'on songe à leur séparation ; mais que ne peuvent deux vastes esprits quand ils associent leurs forces et qu'ils se traitent en frères ?... Oh ! que le monde verrait loin dans les mystères de la nature, si tous les grands génies unissaient leur lumière pour dissiper les ténèbres de l'ignorance !...

Un sceptique a dit : " Les meilleurs ménages sont ceux des marins qui ne voient leurs femmes qu'une fois l'an. " Ne serait-ce pas pour la même raison qu'Erckmann et Chatrian sont restés collaborateurs si unis ? A peine se voyaient-ils, de temps en temps, une huitaine de jours que Chatrian venait passer chez son ami ; car pour celui-ci, jamais il ne se dérangeait de ses chères habitudes. Pendant le temps qu'ils passaient ensemble, ils arrêtaient le plan de l'œuvre et convenaient des principaux détails. Puis Erckmann se mettait à la besogne, et, l'ouvrage fait, le repassait à Chatrian qui, à son tour, raturait, corrigeait, récrivait, suivant admirablement bien ce conseil de Boileau,

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage,
Polissez-le sans cesse et le repolissez.

Enfin, dans une nouvelle entrevue, ils convenaient du texte définitif.

Chose assez rare chez les bons écrivains, Erckmann et Chatrian étaient doués d'une égalité de caractère qui les faisait aimer de tous ceux qui les approchaient ; ce fut là sans doute, la base solide de leur union. D'ailleurs, peu soucieux de remplir le monde du bruit de son nom, rarement Erckmann a-t-il quitté sa chère petite ville d'Alsace. On l'invite un soir,

à un diner où on lui avait ménagé l'occasion de rencontrer quelques personnes célèbres dont le visage lui était inconnu. Il avait d'abord accepté mais au dernier moment, la terreur le prit : il s'excusa par un billet. Pas plus soucieux de la gloire que de la vie parisienne, il n'aurait vu, à ce qu'on affirme, le *Juif Polonais* qu'à la soixantième représentation. Voici un fait qui le caractérise admirablement bien : après le grand succès de *l'Ami Fritz*, son collaborateur lui écrit pour lui annoncer le gain de la bataille. Erckmann répondit simplement : — " Alors, envoie-moi des huîtres et un beau poisson pour que je fête cette victoire à ma manière. "

Les deux célèbres romanciers ne se sont avisés que très-tard de peindre cette vie alsacienne qui avait tant de charme pour eux et dans laquelle ils étaient si à l'aise ; et ils ont réussi à merveille la peinture qu'ils en firent n'est pas la moins agréable de leurs œuvres. Tout y est charmant ; tout y berce agréablement l'esprit ; et si parfois cette peinture excite la terreur, ce n'est que pour replonger dans une quiétude plus grande.

Erckmann n'a jamais voulu d'autre épouse que sa plume. Tout dernièrement encore un ami écrivait de lui : " Erckmann s'est établi à Saint-Dié dans une bonne famille alsacienne où il paye une petite pension. Il y mange solidement, il y boit, il y dort la grasse matinée, rêve et écrit à ses moments perdus. "

Chatrian, au contraire, s'est marié, et a eu plusieurs enfants, ce qui ne l'a pas empêché de vivre très-retiré. Il était l'homme d'affaire, l'homme pratique, et à lui incombait la tâche, pénible parfois, de placer les œuvres chez les éditeurs. Sa mort, arrivée dernièrement, a laissé un vide réel dans le monde littéraire et a fait dire à Charles Fuster, le charmant auteur de *L'Amour de Jacques* : " Chatrian vient de mourir ; Erckmann n'écrira plus " Est-il bien vrai que ces deux plumes ne peuvent fonctionner l'une sans l'autre ? L'avenir le dira.

GERMAIN BEAULIEU.



POESIE

SONNET

A J. B. CHATRIAN.

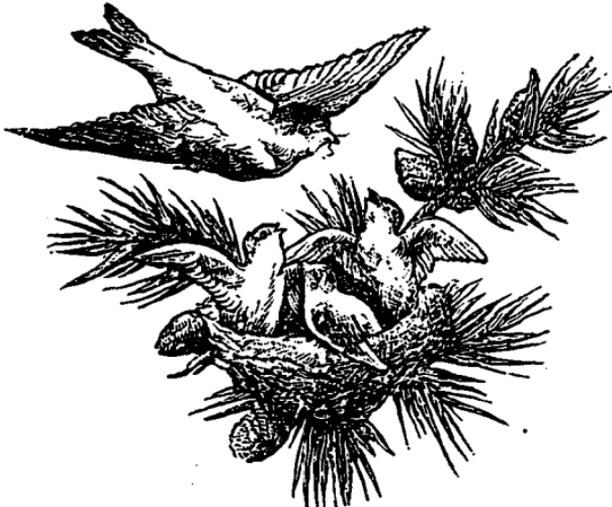
J'ai contemplé les fleurs en leur fraîche toilette ;
Respiré les parfums du printemps dans les bois ;
Admiré l'aigle altier, et l'oiseau qui volette,
Le coursier dans l'arène et le cerf aux abois.

J'ai vu la mort venir, quand le mourant halette,
Et, la foudre grondant, je suis resté sans voix.
D'un baiser j'ai frémi, dans l'ivresse complète,
Près de la femme aimée, à la première fois !

J'ai vu l'aube blanchir, et l'aurore vermeille
Eveiller doucement l'astre-roi qui sommeille.
J'ai détesté le mal et j'ai chéri le bien !

En tous les sentiments de mon âme saisie,
Rarement savourai-je autant de poésie
Qu'en ton luth accordé pour inspirer le mien !

FRID-OLIX.



LE PETIT BOSSU

I



A nuit tombe... Lentement, l'espace s'estompe de grisaille, tandis que là-haut, au travers des cieux, les étoiles s'allument, pareilles à des poignées de louis d'or jetés par quelque main géante invisible.

Il fait délicieusement doux. Sous les platanes de l'avenue Marceau, un couple de jeunes fiancés passe. Enlacés l'un à l'autre, taille à taille, la main dans la main, ils vont à petits pas, se parlant par sourires, avec des lueurs attendries dans les yeux et de câlinantes

paroles aux lèvres...

De son balcon, où il est accoudé, le célèbre chirurgien Claude Charlin suit du regard les deux jeunes gens ; mais, comme si ce spectacle lui était douloureux, il devient soudainement tout pensif et mélancolique, un pli profond et amer fronce ses lèvres, et ses yeux s'arrêtent dans le vague noir de la nuit, fixes, tristes, rêveurs... Ah ! c'est que jamais lui n'a connu ces délices de l'amour, enfantines et si grandes ! Jamais avec lui une amie n'a marché ainsi, côte à côte, à petit pas, dans l'ombre cendrée des grands arbres, la main dans la main, les yeux sur les yeux, car l'illustre Claude Charlin est un disgracié de la nature, c'est un nabot bossu.

Son existence a d'abord été un martyre, puis un labeur incessant. Au village natal, c'est l'enfant de malheur dont la naissance a coûté la vie à sa mère, c'est le petit, le chétif, le rabougri, bon tout au plus à être le cendrillon de ses frères qui le rudoient et le malmèment. Oh ! quel épanouissement il ressentit au cœur, comme si une goutte de rosée venait d'y tomber, le jour où le curé, qui avait commencé son instruction, lui apprit que son examen était couronné de succès et qu'il était reçu boursier au collège communal ! Dans sa soif ingénue d'effusion, il se figurait, le pauvre esseulé, qu'au collège son isolement allait cesser. Là, rêvait-il, il choisirait un camarade, un ami, et, faisant part à deux de toute joie et de toute tristesse, on mènerait une existence à cœur double.

Elle fut, cette douce illusion, une bulle d'azur qui, en se heurtant à la brutale réalité, s'évanouit aussitôt. Les camarades étaient de petits riches de petits gaillards solides et bien bâtis, et lui, un petit pauvre, un paysan, un bossu : il devint un bouc émissaire. Que de fois le petit boursier san-

glota dans son lit de dortoir, couché à plat ventre, la bouche écrasée sous l'oreiller, pour étouffer le bruit de ses larmes ! Oh ! la solitude à cet âge d'enfant ! et la solitude au milieu du bonheur des autres, des petits richards qui vous raillent et vous torturent avec leur cruel esprit de taquins, c'était affreux ! Que n'eût-il donné, alors, pour avoir une mère, pour se sentir dans ses bras, presser sa main, poser sa tête sur ses genoux, lire dans la bonté de ses yeux, entendre sa caressante voix prononcer son nom de Claude, remplacé maintenant par le sobriquet de Crapoussin, jeté en douloureuses huées par ses camarades et les gamins des rues !...

Enfin, après neuf années, la torture du collège cessa. Claude était alors âgé de près de vingt ans.

Vingt ans ! l'époque de la folle ivresse, des coups de tête et des coups de cœur à travers les mirages de la réalité ! Mais pour lui, le déshérité, ces coups de tête et ces coups de cœur, ce fut bien platonique, bien peu de chose : quelques rêveries dans les moments cruels d'oppression, de besoin d'aimer ! Chers et fugitifs instants de métamorphose, où l'isolé, sans mère, sans ami, devenait LUI et OÙ, à travers ses paupières mi-closes, il entrevoyait ELLE, belle, poétique et bonne comme une fée évoquée magiquement. Alors, abandonné dans une effusion débordante, il laissait aller son rêve, tandis que de son cœur s'épandait dans tout son être une émotion amollissante, une tendresse fondante qui faisait scintiller sous ses paupières, dans l'humidité des larmes, mille petites étoiles brillantes comme les yeux des plumes de paon...

C'était délicieux de sentir cela, malgré le crève-cœur poignant ensuite aux entrailles, quand venait l'évaporation de la chimère dans la réalité...

Mais voilà longtemps que ces rêves, papillons bleus du printemps de la vie, se sont envolés. Claude Charlin a maintenant quarante ans ; c'est un homme grave qui ne fuit plus la réalité dans l'illusion. Son énergique et belle intelligence s'est jetée éperdument dans le travail, comme certains conscrits se jettent dans la mêlée pour y trouver l'éternel repos ou en revenir avec la croix d'honneur. De la bagarre humaine, le petit bossu est sorti aujourd'hui, faisant une trouée : c'est quelqu'un ! Et non seulement à sa boutonnière est attachée la rosette rouge des vaillants, mais au-dessus de son nom rutille l'auréole des glorieux. Oui, il est le grand Charlin ! Lorsqu'il passe, il entend à chaque pas son nom prononcé avec cette inflexion grave suivie d'un silence contemplatif que l'on prend en désignant la gloire...

Et puis après ?

Est-ce là la félicité de l'existence, quelques chatouillements d'orgueil ? Certes, ses travaux, ses découvertes, ses admirables opérations lui donnent

des jouissances intellectuelles délicates et profondes ; mais le cerveau a ses lassitudes. Il n'y a que le cœur, ce protée humain, dont les jouissances renaissent sans cesse. Lui, palpite toujours : aujourd'hui comme amant, demain comme père, plus tard comme aïeul. Mais est-ce qu'un nabot bossu a un cœur ?... Allons ! Claude Charlin, tu es un grand homme, cela doit te suffire. La seule joie qui soit donnée à ton âme endolorie, c'est de s'épanouir de temps à autre quand, devant le lit de son enfant que tu viens de sauver, une mère te prend la main et que tu sens dans le baiser qu'elle y pose couler la tiédeur d'une larme... Si ce soir ton cœur saigne comme celui d'un adolescent, si tu ressens, là, dans la poitrine, un grand trou douloureux plein de vide, eh bien ! ouvre un de ces gros in-quarto qui se noient là-bas sous l'ombre de ta bibliothèque et travaille.

II

— Non, docteur, je n'ai pas eu le courage de le lui annoncer... Oh ! je vous en prie, dites-le-lui vous-même... Moi, je ne pourrais jamais, j'éclaterais en sanglots... Ma pauvre enfant boiteuse !... Vous êtes certain, dites, *bien certain* qu'elle sera estropiée ?...

— Malheureusement trop certain, madame. Ainsi que je vous l'ai assuré, l'amputation n'est plus à craindre ; mais après l'opération que j'ai faite hier et qui était *urgente*, mademoiselle votre fille restera boiteuse.

Ce dernier mot boiteuse tomba comme un poids dans la poitrine de la pauvre mère, lui écrasant le cœur ; mais, se raidissant aussitôt de tous ses muscles, elle suivit, calme en apparence, le docteur Charlin qui venait de pénétrer dans la chambre voisine.

— Eh bien ! mademoiselle, comment allons-nous aujourd'hui ? s'écria, en entrant, Claude, de ce ton paternel, onctueux et fortifiant que prennent les médecins et les confesseurs au chevet des malades.

— Assez bien pour le moment, docteur, mais ce matin les douleurs m'ont reprise... J'ai bien souffert ! répondit la jeune fille dans une esquisse de sourire pâle et doux.

— Allons, voyons un peu où nous en sommes, reprit Charlin en soulevant le rebord des draps.

Il se mit aussitôt à délier délicatement l'appareil appliqué sur la jambe gauche ; puis, l'œil fixe, les traits durs, la main légère, palpant en sonde, il examina longuement la plaie... " Heu !... heu !... " fit-il sur une note grave, hochant la tête.

A ce changement subit d'intonation, la jeune fille pressentit quelque mauvaise nouvelle ; son regard se posa sur celui du chirurgien et, par son anxiété et sa douceur, lui demanda la vérité...

— Eh bien, oui, c'est grave ! fit Charlin devant cette interrogation muette, où il lisait le beau courage de la femme résignée.

— Mais... mais... balbutia la jeune fille, devenue subitement toute blanche, vous... vous... ne l'amputerez pas ?...

— Oh ! non !... non ! mais...

— ... Je resterai boiteuse ?...

Un sanglot assourdi, forçant la résistance des fibres, s'étouffa dans le mouchoir de la mère qui, debout au pied du lit, faisait une grimace douloureuse pour ne pas éclater.

La jeune fille comprit... Une larme ou plutôt un morceau de son âme noyée monta à ses paupières lustrées de fièvre, les mouillant comme une goutte de rosée mouille un myosotis ensoleillé.

— Pauvre Louise ! fit la mère, prenant la main de son enfant et se penchant sur son front pour y déposer un baiser et dissimuler ses larmes.

— Maman, ne te désole pas ainsi, je t'en prie !... Si je boite, je serai forcée de te donner plus souvent le bras et m'appuierai ainsi un peu plus sur ton cœur...

Ceci fut dit dans un élan d'abnégation pénétrée de tant de tendresse filiale que Charlin se sentit tout ému, empoigné de sympathie. Quelle nature délicate, quelle âme de Sœur de charité devait avoir cette jeune fille, si détachée de sa propre souffrance, si compatissante à autrui ! Pendant quelques instants, il régna un silence profond. Les deux femmes, la mère et la fille, n'auraient pu parler : un mot, et de leur gorge le sanglot éclatait. Charlin, lui, était tout remué... Il se leva enfin pour prendre congé, vint à la mère et lui dit :

— Madame, mes soins ne sont plus indispensables. Cependant, si vous le permettez, je viendrai de temps en temps prendre des nouvelles de mademoiselle.

Et comme madame Barenne, mésinterprétant le sens de ces paroles, restait indécise, hésitant à répondre, effrayée qu'elle était de la grosse note qu'occasionneraient ces visites, Claude ajouta :

— Oh ! mais, madame, c'est l'ami qui vous demande cette faveur ; le médecin a causé bien assez de souffrances !

III

Il ne fut pas long à revenir, Claude Charlin ! Le surlendemain, il était là ; trois jours après, il y était encore ; puis il vint tous les deux jours, puis tous les jours, le soir, après dîner... Il entra, souriant, avec un : “ Allons ! à la bonne heure, on a bonne mine aujourd'hui ! ” allait droit au chevet de la malade, tâtaït le pouls, changeait l'appareil, rebordait le lit,

disait une bonne parole, consolante, pleine de promesse, et s'en allait s'asseoir dans un large fauteuil devant sa tasse de thé fumant. Ah ! par exemple, là, le docteur s'évanouissait. Plus de Charlin ! mais un petit homme à la physionomie ouverte, claire de franchise et d'intelligence, qui causait avec une gaieté de pinson.

Alors invariablement, après une de ces causeries de verve, madame Barenne disait en relevant la tête de dessus sa broderie et en souriant avec une pointe de malice bienveillante :

— Mais quel charmant avocat vous auriez fait, monsieur Charlin !

Il souriait... Louise souriait... il y avait un silence... on était heureux ! Puis, là-bas, du lit de la convalescence, s'envolait un point de vue, une observation, une controverse... Elle parlait en femme sérieuse, instruite, élevée à l'école du cœur, sans coups de langue oisive d'écervelée qui est coquette, posant son honnête et franc regard sur celui de son interlocuteur. Oh ! oui, elle était bien la nature d'élite que Claude avait pressentie tout d'abord : désintéressée, prime-sautière, à beaux mouvements généreux.

On causait ainsi jusqu'à dix heures, quelquefois plus tard, tous les trois se trouvant si bien dans cette atmosphère toute douce de sympathie, presque de tendresse, parce que tous les trois étaient simples, tout dignement eux-mêmes, sans aucun masque... Sans aucun masque, c'est peut-être beaucoup dire, car le docteur en avait un, et un bien lourd sur le cœur. Il aimait, le pauvre grand homme, et tel qu'un enfant. Et le soir, en retournant chez lui, il filait tout comme à vingt ans son beau rêve du cœur revoyant daguerréotypés dans la pénombre de sa voiture un front haut et pâle encadré de cheveux bruns, un nez droit, au dessin exquis, aux ailes frêles, une bouche fraîche, découvrant sous la moiteur du sourire de petites dents blanches, et au-dessus de ces traits faits au pastel et les illuminant, deux grands yeux limpides et doux qui souriaient...

IV

— Monsieur Charlin !... Vous !... Docteur !... Vous !... Louise !... Vous me demandez sa main !... maintenant qu'elle est estropiée !... Et, toute remuée par cette secousse de surprise, madame Barenne oubliait la difformité de Charlin, ne voyait plus le nabot, mais l'illustre chirurgien dont l'amitié l'honorait... Et c'était ce grand homme qui demandait la main de sa fille... de sa pauvre boîteuse !...

Mais cette émotion dura l'espace d'un à-coup. Toutes sortes de réminiscences lui surgirent aussitôt dans la mémoire en indices révélateurs de cet amour déclaré si inopinément, et bientôt le grand homme disparut.

Devant elle, il n'y eut plus que l'ami de tous les soirs, l'hôte charmant

et modeste qu'une intimité de plusieurs semaines avait fait apprécier et aimer, et avec qui elle se mit à causer à âme découverte, d'abord de son enfant, à qui elle voulait laisser une entière indépendance de cœur, puis de leur situation de fortune et de leur situation sociale... Elles étaient pauvres... C'était la veuve d'un lieutenant tué pendant la guerre, et Louise avait été obligée d'apprendre un métier : la peinture sur porcelaine... Elles ne fréquentaient plus le monde... vivaient très retirées... etc.

Mais qu'importait tout cela à Claude ? La fortune ! il gagnait ce qu'il voulait ! L'infirmité ? Il la bénissait ! Est-ce que sans cette infirmité il eût jamais songé à épouser Louise, lui, le paria du village, le crapoussin du collège, l'essulé de la vie !... Ah bien ! elles étaient loin de son esprit ces préoccupations d'intérêt et de position ! Anxieux, pâle, serré au cœur il ne pensait qu'à son infirmité à lui... Sa bosse !... sa bosse !... allait-elle lui en parler de sa bosse ?... y faire allusion ? Non ! elle n'en dit pas un mot. Elle eut un tact exquis : et le petit bossu s'en alla sur une cordiale invitation pour le lendemain soir, et avec la promesse de faire part à Louise de la demande aussitôt son retour, car, depuis une semaine, la chère invalide ne gardait plus le lit.

V

Il y avait vingt-quatre heures à attendre après cette visite, c'est-à-dire une éternité d'angoisses, de ces angoisses d'amoureux qui vous mettent la tête à l'envers et vous font raisonner comme une girouette. Et il raisonnait comme une girouette, le grand Charlin, en dépit de son savoir, de son expérience, de sa gravité ! Toute la nuit, il la passa blanche, les yeux grands ouverts sur l'avenir, avec des alternatives de plans de tendresse, de reminiscences de cœur et d'effroyables trances d'anxiété. Une caresse de son sourire à telle occasion, une lueur de sympathie de son regard à telle autre ; la longue poignée de main qu'elle lui donna tel jour : tous ces immenses riens, évoqués sans cesse, étaient autant de délicieux augures. Mais venaient ensuite les brusques virements d'imagination, et alors le doute, l'appréhension transissaient tout son être et le jetaient dans l'émoi fiévreux.

Aussi, le lendemain soir, en montant les escaliers, sa poitrine lui faisait mal. Il y sentait une large barre d'un poids si lourd qu'il allait tout doucement, s'arrêtant à chaque palier. Enfin, arrivé chez madame Barenne, il soupira une fois... deux fois..., essuya son front et finit par sonner. On ouvrit... mais aussitôt il fut pris d'un tressaillement... Elle était là devant lui, tendant sa main... Il la lui prit, la garda... Leurs yeux attendris, presque humides, se rencontrèrent... Il dit : " Chère Louise ! " Elle répondit : " Cher Claude !... " Et pendant quelques instants encore ils restèrent ainsi, la main dans la main, les yeux sur les yeux, émus, souriants, heureux.

HENRI CONTI.

L'AVENIR DE LA FRANCE (1)

CONFÉRENCE

MESSIEURS,

Il y a quatre cents ans, la vieille Europe étonnée apprenait la découverte d'un " Nouveau Monde ". A cette nouvelle, les Grandes Puissances maritimes de l'époque envoyèrent aussitôt des capitaines intrépides avec des soldats éprouvés pour s'emparer de ce continent jusqu'alors inconnu, y jeter les bases de colonies importantes qui devaient plus tard, avec la gloire, rapporter d'immenses richesses.

Ce monde nouveau, c'était l'Amérique, c'était ce beau Canada que vous habitez. Or il arriva ce qui se produit ordinairement dans ce monde misérable que nous habitons : le grand homme, celui qui avait eu l'idée géniale de l'existence de cet immense pays, qui l'avait découvert après des difficultés insurmontables, Christophe Colomb, fut payé d'un immense service par une ingratitude plus grande encore ! Mais le premier pas était fait, l'Amérique était découverte, et les Cabot, les Cortez et autres avec des ressources qu'on avait misérablement marchandées à Colomb n'eurent plus qu'à marcher sur les traces de ce dernier, à étendre la sphère des découvertes.

La France ne pouvait rester inactive dans ce mouvement qui poussait une partie de l'ancien monde vers le nouveau. Fidèle à son rôle glorieux et civilisateur qu'elle exerçait depuis longtemps déjà dans l'autre hémisphère, elle envoya vers le nouveau monde l'un de ses fils. Jacques Cartier, qui reçut la mission aussi difficile et périlleuse que belle, d'aller prendre, au nom de la France, possession de tous les pays qu'il pourrait découvrir. A ces premiers Français, vos aïeux comme les miens, d'autres

(1) Cette conférence a été prononcée à l'école du Plateau, le 23 février 1891, par Monsieur Guibé, Bachelier-es-Lettres, etc. Nous avons tenu à conserver à ce travail, le ton incisif et mouvementé de la conférence, qui pourra donner aux lecteurs une idée de l'impression produite sur les auditeurs.

Monsieur Guibé par la grande somme de connaissances qu'il possède, par son amabilité et son dévouement à rendre service, a su se faire connaître et estimer de tous. L'érudit conférencier s'est voué à l'enseignement ; de concert avec M. P. de Pascha-

Nous donnons, dans cette présente livraison, sous formes de circulaire, le programme de l'enseignement de ces Messieurs.

(NOTE DE LA RÉDACTION)

succédèrent en plus grand nombre, au fur et à mesure que s'ouvraient devant les explorateurs d'immenses contrées pleines de richesses.

Hélas ! Messieurs, pourquoi faut-il que notre pays n'ait pas su mieux conserver le fruit de tant de labeurs et de tant de dangers ?

Après deux siècles de combats continuels pour défendre leur vie contre les sauvages, après deux siècles de luttes de tous les instants contre l'ennemi plus redoutable, qui en voulait à leur nationalité et à leur religion (ces biens, pour les gens de cœur, plus précieux que la vie !) nos Pères, ces hommes héroïques, accablés par la tristesse et le découragement bien plus que par les maladies et la mitraille, quittèrent, navrés, la mort dans l'âme, cette terre arrosée de leurs sueurs et de leur sang, cet enfant de la France qu'ils chérissaient à l'égal de la mère.

Le vice insouciant et cynique qui occupait alors le trône de France, ce vice dont le bruit des armes importunait les paresseuses voluptés, avait amené fatalement le honteux traité de Paris et fait de la Nouvelle-France une possession anglaise...

Mais beaucoup de nos Pères ne partirent pas. Soixante-dix mille d'entre eux, les yeux toujours tournés avec espoir vers le rivage natal, restèrent à leur poste, soutenus et guidés par un clergé incomparable.

Il faudrait, Messieurs, une voix plus autorisée que la mienne, pour vous raconter les luttes souvent heureuses, glorieuses toujours, que soutinrent nos Pères, pour vous dire le déchirement de leur cœur quand ils virent s'éloigner à travers l'océan ce drapeau fleurdelisé qui emportait dans ses plis l'emblème chéri de la Mère-Patrie !

La perte était irréparable pour la France ; et nos aïeux, exilés sur les bords du Saint-Laurent, entourés d'ennemis de toutes sortes, le comprirent, hélas ! bientôt. Du moins jurèrent-ils de conserver intacts pour eux et leurs descendants, cette nationalité et cette religion catholique qu'ils vous ont transmises à travers les âges et que vous gardez avec un soin jaloux. La vieille France ne l'ignore pas et, sans se répandre en regrets superflus, sans former de chimériques projets, elle se réjouit de savoir qu'elle peut compter ici beaucoup d'enfants par le cœur. Et si vous n'avez garde de manquer jamais une occasion de lui prouver votre amour filial, elle non plus, ne manque jamais de vous en témoigner son affectueuse reconnaissance, de ce que vous faites pour elle ou ses enfants.

Aussi, Messieurs, croirais-je entrer dans vos vues, répondre à vos sentiments les plus chers, en vous parlant de cette France d'où sont sortis vos Pères, de cette France qu'on connaît mal, dont on médit souvent, que l'on calomnie quelquefois. Et sans vouloir jeter un voile complaisant sur ses fautes, ce qui serait mal servir mon pays, je vous en parlerai pourtant avec

l'amour filial d'un enfant pour sa mère, certain que je suis de trouver un écho dans vos cœurs.

C'était à une des plus mauvaises époques de notre histoire nationale. La France depuis plus de vingt ans promenait orgueilleusement ses aigles à travers l'Europe et volait de victoire en victoire à la suite de cet homme de guerre fameux qui s'appelle Napoléon Ier.

Elle ne pensait, la France, ni aux ruines qu'elle laissait derrière elle, ni aux cadavres dont elle jonchait les champs de bataille ; elle ne voyait que la gloire, les défaites de l'ennemi, la bravoure indomptable de ses soldats et elle se grisait de leurs triomphes.

Mais l'heure de la défaite allait sonner, l'étoile de Napoléon palissait et avec elle la fortune de la France. Un million d'alliés, Russes, Prussiens, Anglais, Autrichiens et autres se tenaient avec un armement formidable aux portes de la Patrie, prêts au partage du butin, impatients de ravager les campagnes, de rançonner les villes, de démolir les forteresses, ainsi que leur en avait donné l'exemple pendant tant d'années, cette armée Impériale restée légendaire.

Telle était pourtant la terreur qu'inspirait encore à l'Europe coalisée cette France, épuisée d'hommes, d'argent et de ressources de toute sorte, qu'arrivés sur le Rhin, les Alliés s'arrêtèrent indécis et offrirent à Napoléon vaincu, des négociations et la paix : " Car, disaient-ils hypocritement, " les puissances désiraient que la France fût forte, grande, heureuse, parce " que la puissance française est une des bases fondamentales de l'Etat " social. "

Emanant d'un orateur ou d'un écrivain français, cette assertion semblerait le comble de l'orgueil ; mais formulée par l'Assemblée de l'Europe diplomatique, si violemment excitée contre la France qu'elle tenait à sa merci, ce cri est l'aveu involontaire de la vérité et résume on ne peut mieux, à l'heure suprême d'un désastre épouvantable, la tradition ineffaçable des gloires de la France et des immenses services rendus par elle à travers les siècles à la civilisation européenne et universelle, et, je devrais ajouter, à la religion catholique dont malgré ses erreurs et ses fautes elle est aujourd'hui encore le plus ferme soutien.

Oui, Messieurs, la puissance française est une des bases fondamentales de l'Etat social et voilà pourquoi précisément, il faut avoir foi dans son avenir, car si le peuple français peut tomber plus bas qu'un autre peuple quand il tombe, il se relève toujours aussi plus rapidement, parce que

plus qu'aucun autre peuple, il possède ce qu'on peut appeler, dit Henri Martin, l'élasticité de son ressort moral.

Si vous aimez cette France qui vous aime bien elle, et qui considère le Canada " comme un de ses membres les plus chers arraché à son beau corps mutilé " vous serez heureux de partager mon avis, quand, après avoir étudié la constitution physique de la France, sa situation politique actuelle, le caractère de ses habitants, nous embrasserons dans un rapide coup d'œil les principales dates de sa glorieuse histoire et la façon merveilleuse dont elle s'est toujours relevée de ses plus grands désastres ; et non-seulement vous me permettez, mais vous me saurez gré, de vouloir en terminant laver la France de toutes les calomnies, de toutes les insultes, dont on l'abreuve.

CONSTITUTION PHYSIQUE DE LA FRANCE — SITUATION POLITIQUE
DEPUIS 1870 — CARACTÈRE FRANÇAIS.

Entre toutes les régions du monde, dit Henri Martin, il en est une qui attire invinciblement les regards observateurs par son heureuse situation, par ses harmonieuses proportions, par la netteté de ses limites naturelles qu'on modifiées souvent dans le cours des âges les guerres avec les autres nations.

Ce pays, c'est la France :

Sa forme générale est ordonnée avec une régularité tout exceptionnelle qui lui donne l'aspect d'une immense forteresse à six fronts : trois sur les mers, la Méditerranée, la Manche et l'Atlantique ; trois sur les terres, l'Espagne, l'Italie, la Suisse, l'Allemagne et la Belgique. Par les terres elle communique immédiatement avec les principaux pays de l'Europe, sauf avec l'Angleterre dont elle n'est séparée que par un étroit canal maritime. Enfin par les mers qui la baignent, elle est mise en rapport avec le reste du monde... Ses limites naturelles dessinées par trois mers, par trois chaînes de montagnes, et autrefois par un grand fleuve, le Rhin, ses limites dis-je, la protégeaient puissamment, sans l'isoler, au contraire, de toutes les nations.

Un grand géographe de l'Antiquité, Strabon, dit que c'est un pays unique au monde et que l'aspect de la Gaule (c'était le nom de la France autrefois) présageait à ce pays les plus éclatantes destinées, par cela même qu'elle semble être, non l'effet du hasard, mais plutôt l'ouvrage d'un être intelligent, de l'Être Suprême, de Dieu. .

Au premier regard on s'aperçoit que la France actuelle est incomplète, et, l'œil étonné, se trouble, en constatant la différence énorme qui existe,

entre la France, avec ses bornes si bien déterminées par la nature, et la France, avec les limites que lui a assignées la politique.

Depuis près d'un siècle, mais surtout depuis la guerre néfaste de 1870, le territoire français est, dit un historien, comme un grand corps séparé de plusieurs de ses membres : les grands bassins du Nord, les bassins du Rhin, de la Meuse, de l'Escaut sont coupés par des lignes absolument arbitraires qui barrent les rivières au milieu de leurs cours, et traversent, au hasard, les chaînes de hauteurs et les plaines. Hélas ! ce que la Providence avait uni, ce dont elle avait fait un ensemble magnifique, les hasards de la politique l'ont brutalement divisé ! quel en est le résultat, non seulement pour la France, mais aussi pour les pays séparés, sinon un malaise réciproque à la fois moral et physique ? La circulation du sang s'opère mal dans ce beau corps et l'Europe, on pourrait presque dire le monde entier, se ressent de la maladie de la France, comme le corps humain se sentirait d'une maladie de cœur.

La France souffrante, amoindrie, n'est plus apte à remplir les fonctions modératrices que lui a départies la Providence, et cette situation anormale est la cause du malaise que l'on sent partout. L'équilibre européen, cet équilibre qui a fait couler tant de sang, qui en fera malheureusement couler encore à flots, la chose n'est que trop certaine, cet équilibre n'existe plus, il est rompu. L'assiette de toutes les Puissances est fautive, car ni la raison, ni la nature ne sont ses bases. Les unes, gorgées d'usurpation, ont dépassé toutes les bornes dans leur agrandissement, et vivent (si l'on peut appeler cela vivre) dans la fièvre d'une perpétuelle inquiétude, uniquement occupées qu'elles sont, par le maintien toujours contesté de leur injuste puissance ; les autres sont opprimées et mutilées ; celles-ci sont effacées complètement du livre de la vie politique, celles-là s'attendent tous les jours à subir le même sort.

Les premiers voudraient la France impuissante, réduite à néant, n'agissant que contre elle-même ; les autres expriment contre elle une irritation qui n'est que l'attention trompée de voir cette fière lionne, se réveiller de cette léthargie qu'ils avaient prise pour son dernier sommeil. Elle est déchue, disent-ils, son rôle est fini ! Ils le disent, prenant leurs désirs pour la réalité, mais ils le disent sans le croire et continuent de regarder vers Elle, d'un œil peu rassuré.

Et voyez comme Dieu fait bien toutes choses. Ayant choisi la nation des Francs pour exécutrice de ses volontés dans le monde, à travers les siècles, cette nation a reçu du créateur plus qu'aucun autre peuple, ces qualités que n'ont pu détruire tous les défauts, qualités qui font les nations grandes et redoutables.

En effet, Messieurs, la vaillance proverbiale des Gaulois, nos Pères, les traits rassemblés dans les plus anciens témoignages, vous les représentent comme poussant jusqu'à la folie le mépris de la mort ; ils s'en faisaient un jeu. On nous dit, qu'ils se jetaient tout nus au milieu des périls, on nous les montre comme passionnés pour la guerre, irascibles au plus haut point, prompts à courir aux armes, incapables de prudence et de circonspection.

L'organisation gauloise a pour but la famille comme dans beaucoup d'autres peuples, mais elle a ceci de spécial que la Patrie, cette autre grande famille, arrache à ses parents, dès l'âge de 14 ans, l'enfant, qui passe de l'autorité paternelle sous l'autorité du chef de guerre.

Ecoutez le témoignage d'un de ces anciens Romains peu susceptibles de partialité pour les Gaulois, nos Pères : “ Passionnés, dit-il ; pour la guerre “ vieux et jeunes apportent au service de la patrie une forte poitrine, des “ membre endurcis par le froid et par un travail continu, prêts à tout “ braver, même les plus grands dangers. ” Il fallait bien ce courage héroïque, cet amour inné des armes à la nation qui devait être sur la terre le soldat de Dieu, ainsi que le proclame Shakespeare au XV^{ème} siècle ; et au point de vue du courage, du moins, peut-on affirmer qu'aujourd'hui la France, n'a pas dégénéré, car le secret de la valeur guerrière de ses enfants, ne réside pas seulement dans leur tempérament, mais aussi dans l'amour de la patrie et dans leur foi.

Un autre qualité distinctive du caractère français, c'est la sociabilité que tout le monde reconnaît, et, c'est précisément cette sociabilité, qui, malgré des défauts et des travers, rend le Français, l'homme le plus propre à vivre avec les hommes de toutes les autres races ; voilà pourquoi la France est comme la seconde patrie de tous les hommes, le pays que chacun préfère après sa terre natale, ce qui a fait dire avec assez de raison : “ tout homme ici-bas a deux patries : la sienne d'abord, puis, la France. ”

Le sentiment est peut-être, après le courage, l'élément principal, mais non pas unique, de la nature française. ”

L'amour de la liberté tient aussi une grande place dans le cœur de chaque citoyen, et, malheur à qui voudrait y porter atteinte, il aurait contre lui la nation toute entière, debout, prête à mourir pour défendre cette liberté si chèrement conquise.

On a souvent reproché à la France sa mobilité, sa légèreté, la négligence des traditions, qu'elle a pourtant, si belles ! Mais à quoi tiennent, cette mobilité et cette légèreté, beaucoup plus apparentes que réelles, si ce n'est à la complication infinie de ses relations naturelles et nécessaires.

J'aurai l'occasion de parler à la fin de cette conférence, de l'indifférence

religieuse et de la corruption des mœurs, dont on fait à la France de sérieux griefs, griefs dont je ferai sans peine bonne et prompte justice.

Il est inutile de m'étendre sur la supériorité incontestable et incontestée de la France, pour tout ce qui a trait aux Beaux-arts, aux Sciences, à la Littérature.

Mais il est une remarque à faire avant de terminer cette esquisse du caractère français, c'est que le français par son expansion, sa confiance, se livre sans réserve, se montre tel qu'il est, et ses voisins en abusent, mais se gardent bien, de lui rendre confession pour confession.

(À suivre)



LA PHILOSOPHIE ET LES ENFANTS

Le jugement humain gagne beaucoup à la fréquentation du monde ; si nous restons enfermé en nous, la vue n'ira pas plus loin que notre nez. Le livre que doivent suivre et étudier les enfants est celui de la nature.

On a grand tort par conséquent de les croire ou de leur faire inaccessible et de leur présenter avec un visage renfrogné et terrible. Il n'est à mon avis rien de plus gai, de plus enjoué que la philosophie. Elle a pour but la vertu qui n'est pas, comme dit l'école, plantée à la tête d'un mont raboteux. Ceux qui la tiennent l'ont trouvée dans une plaine fertile et fleurie. Pour y arriver, ils ont traversé des routes ombragées, gazonnées, bordées de fleurs qui sont d'un accès facile.

La philosophie sait être riche, puissante, savante ; elle aime la vie, la beauté, la gloire et la santé ; mais son devoir privé est de savoir user de ces biens avec modération et de savoir les perdre constamment. Si les premiers discours qu'on tient aux enfants réglent les mœurs et les sens, ils apprendraient à se connaître et à bien vivre. Tant d'humeurs, de sectes, de jugements, d'opinions nous apprennent à juger des nôtres et apprennent à notre jugement à reconnaître sa propre faiblesse, et ce n'est pas là un petit apprentissage. Les changements de fortune sont si fréquents, qu'ils nous apprennent à ne pas faire grand cas de la nôtre. Tant de centaines de millions d'hommes ; morts avant nous, nous encouragent à ne pas craindre d'aller trouver si bonne compagnie en l'autre monde, après y être bien préparés.

Il faut d'abord montrer les choses à l'enfant, les lui faire goûter, choisir et discerner soit en lui ouvrant un chemin, soit en le lui laissant ouvrir lui-même. Il est bon de connaître son train et de l'accommoder avec ses forces. Puisque la Philosophie nous apprend à vivre, pourquoi ne la communique-t-on pas à l'enfance comme aux autres âges ?

Pour tout cela je n'entends pas qu'on emprisonne notre garçon ; je n'entends pas non plus qu'on le livre à la colère et à l'humeur mélancolique d'un furieux maître d'école ; je n'entends pas le tenir à la gêne et au travail à la mode des autres, dix heures par jour. Cela le rendrait inepte et le détournerait des meilleures occupations. Il lui faut un cabinet, un jardin, la table et le lit, la solitude, la compagnie, la messe et les vêpres. Toutes les heures lui seront profitables, toutes les places lui seront étudées, car la philosophie, qui sera sa principale leçon, a ce privilège de se mêler partout, même dans les jeux. Ces derniers avec les exercices formeront

une bonne partie de l'étude. Je veux parler de la course, de la musique, de la chasse, de l'équitation, des armes, etc. J'entends que la bienséance extérieure se façonne en même temps que l'âme. Ce n'est pas une âme, ce n'est pas un corps qu'ils faut dresser, c'est un homme. Il ne faut pas le faire en deux fois, mais suivre les conseils de Platon, et conduire ces deux chevaux attelés à un même timon. Tout ceci doit se faire avec une sévère douceur. Otez-moi la violence et la force, il n'est rien, à mon avis qui étourdisse autant une nature bien née. Si vous avez envie qu'il craigne la honte et le châtement, ne l'y endurcissez pas. Endurcissez-le au chaud et au froid, au vent et au soleil. Otez-lui toute délicatesse pour le manger et le boire ainsi que dans les vêtements. Accoutumez-le à tout, pour que ce ne soit pas un garçon efféminé, mais un garçon vert et vigoureux.

Il ne dira pas tout sa leçon comme il la fera, il la répétera dans ses actions. On verra s'il y a de la prudence dans ses entreprises, s'il y a de la bonté ou de la malice dans ses actions, s'il y a du jugement et de la grâce dans son parler, de la modestie dans ses yeux, de l'indifférence dans son goût, etc.

Si au bout de quinze ans vous comparez ce jeune homme à un de ces latineurs de collège, qui aura mis tant d'années pour n'apprendre qu'à parler, votre conclusion sera la même que celle des Athéniens qui voulaient choisir deux architectes pour faire élever un édifice public. Le premier se présenta avec un discours préparé sur le sujet des travaux et tirait le jugement du peuple en sa faveur. Le second ne dit que ceci : " Seigneurs Athéniens, ce que celui-ci a dit, je le ferai. "

EDMOND COUTURE.

LE LIVRE DU JOUR



'AMOUR DE JACQUES, par *Ch. Fuster*. (1)

On parle beaucoup, en ce moment, de l'*Amour de Jacques*, auquel les grands critiques consacrent leurs chroniques.

C'est une histoire simple, naïve et touchante, racontée avec charme, délicatesse et sentiment.

— Un artiste, un blasé qui a trainé à Paris des années sans amour, qui sent son cœur se révolter contre toute l'immoralité de la grande ville, contre ses déboires amers, et ses succès immérités, plein de dégoût se retire à Chérisy auprès de sa mère. Dans son petit village natal, il veut tout oublier, ambition et souvenir, ainsi que sa gloire naissante et passagère.

Mais il entend un jour chanter par hasard une de ses romances qui était devenue fameuse. D'abord il est furieux de voir ses œuvres le poursuivre jusque dans ce coin de terre charmant où il venait s'enfouir pour rester bien loin des bruits du monde : il veut retourner de suite à Paris ; mais tous les désagréments possibles le forcent à revenir au village.

La voix qui chantait était pure et fraîche, c'était celle d'une femme. La colère de Jacques est bientôt tombée pour faire place à un amour profond et calme. — Suzanne croit aussi aimer Jacques ; elle a oublié Jean un ami d'enfance auquel elle s'était promise, mais le paysan garde toujours pieusement le souvenir de ce serment de foi. — C'est maman Heurlin, la mère de Jacques, qui devine la première tout ce qui se passe dans le cœur meurtri du fiancé oublié. Jacques, lui-même finit par s'en apercevoir et il renonce à tout pour laisser se faire l'union de ses deux amis.

C'est sur ce canevas que Fuster a brodé tous ses détails de fine observation et de profonde connaissance de l'âme. — Il fait passer le lecteur par toutes les impressions ressenties ; il lui montre les pensées et les faits. L'auteur à l'air d'avoir éprouvé toutes les émotions de ses héros, d'avoir rongé, souffert, aimé avec eux.

Et tout cela est dit sans être raconté, avec un style sans prétention, simple, mais qui cache de véritables trésors.

(1) 4^e édition, un joli volume de 180 pages, chez FISCHBACHER, 33, rue de Seine, Paris.

Des qualités principales contribuent à captiver et surtout à élever le cœur de celui qui lit.

Car on se sent pris d'émotion, d'émotion saine et vraie en voyant ces grands renoncements, ces déchirements d'un cœur brisé, cette lutte entre le devoir et le contentement propre, et enfin le triomphe du devoir au prix des plus grandes souffrances.

Les caractères sont dépeints avec une réalité surprenante ; ils sont vraiment humains, car on y trouve la multiplicité, l'incohérence de pensées, l'indécision qui font le cœur de l'homme. Ils ne sont pas mus par une idée fixe, ce qui les rendrait moins palpitants ; au contraire, c'est du choc des impressions, des décisions diverses aboutissant à un élan suprême vers le bien et le beau, que proviennent l'intérêt sans borne, la compassion et l'admiration qu'ils inspirent.

Maman Heurlin, par exemple, comprend l'amour de Jean, le devine ; Jean a tenté de se tuer, ce n'est pas pour rien. Elle le soigne, elle pourrait lui administrer une mauvaise potion, et puis... ce serait fini ! Mais elle rougit, elle tremble d'avoir eu une pensée si atroce. Non, elle doit sacrifier son enfant, son bonheur et tout. — Pourtant, peut-être que Jean n'a eu qu'un instant d'égarement, que c'est un " enfantillage " qu'il n'aime pas vraiment Suzanne, qu'il se trompe lui-même... Et la pauvre mère n'ose ne peut rien dire à son fils !...

Et cette Suzanne, avec sa petite tête blonde et souriante, est-ce bien la jeune fille ? La jeune fille qui ne s'explique pas les sentiments de son cœur, qui ne tâche pas de se les expliquer. Elle ne sait si elle aime Jacques, elle croit avoir oublié Jean. Elle veut se donner à Jacques, elle pleure, elle s'abandonne à lui lorsqu'il veut la quitter ; elle ne comprend pas quand il lui parle de sacrifice. Mais lorsqu'il est loin, bien loin à Paris, Suzanne n'y pense bientôt plus : elle se marie à Jean et elle est heureuse, très heureuse !

Le livre est une leçon de bonté, de grandeur d'âme, de foi.

Le caractère de Jacques est une leçon de vie. —

Lorsque le jeune homme, revenu de ses illusions, désabusé de tout, dégrisé, revenait le cœur froid et vide à son village, qu'est-ce qui a glissé dans ce cœur, un rayon caressant qui l'a réchauffé et rempli ? C'est l'amour pur, chaste, idéal, inconnu jusqu'alors, qu'on croyait trouver dans les orgies.

Jacques, lorsqu'il a aimé, a mieux compris la vie, mais il lui manquait encore quelque chose pour le transformer complètement ; c'est la souffrance, la souffrance positive, violente et vraie qui élève l'âme, qui ouvre le cœur, qui le rend bon et grand, qui fait l'homme. Car avant la douleur

Jacques était un simple mortel, un peu sensible, mais sans générosité. C'est en souffrant qu'il a compris l'horreur de la souffrance, et c'est pourquoi il s'est sacrifié, c'est pourquoi il a voulu éviter la douleur aux autres. Il a vu que le vrai bonheur consiste à rendre ses semblables heureux.

Et enfin peu à peu, le chagrin a passé : le souvenir de la félicité perdue s'est effacé avec le temps. Trois ans après Jacques revoit Suzanne et Jean avec leur petit enfant sans éprouver ni haine, ni jalousie, ni même regret.

C'est en s'oubliant qu'on oublie,
La plaie alors va se fermant,

a dit un jeune poète. Comme s'est vrai, comme c'est naturel et comme Ch. Fuster le montre bien par la succession nécessaire des faits.

La nature prend aussi une part active dans ce roman : elle console, elle plaint, elle chante, suivant que celui qui la contemple est triste ou joyeux. Non seulement il croit sentir cela dans elle, mais on dirait qu'elle le fait réellement. L'auteur donne une âme à chaque chose, il spiritualise et idéalise tout.

Quel contraste avec Zola et presque tout ce qu'on fait aujourd'hui. Montrer tout en bien au lieu de montrer tout en mal ! L'un est aussi exagéré et par conséquent aussi regrettable que l'autre, mais comme le premier est plus doux, plus consolant, plus élevant, aimer les épines pour les roses !

Je dirai même que c'est cela qui fait le charme et l'originalité de l'œuvre dont je parle ; on y sent vibrer un cœur de vrai poète capable de faire lui-même tout ce qu'il fait faire à ses héros. Faut-il donc blâmer cela ? Non malgré tout, j'espère que le sentiment n'est pas mort déjà dans l'homme, j'espère qu'il saura le comprendre au moins, sinon l'éprouver, qu'il saura avoir encore une élévation d'idée et qu'il ne descendra pas dans sa dégradation jusqu'au niveau de la bête. Aussi, j'en suis certain, le livre de Fuster aura des admirateurs sincères malgré le mouvement incessant et funeste qui se fait dans le sens contraire.

EDMOND FLEGENHEIMER.

REVE D'ALSACE

A quoi je rêve ? Au toit que la glycine embaume
Aux lilas reflouris de notre vieux jardin,
A quelque ancien beau jour, doux et riant fantôme,
Qui se dresse, là-bas, dans mon passé lointain . . .

A quoi je rêve ? Aux jeux innocents du jeune âge,
Lorsque je couronnais votre front pur de fleurs,
Assis tous deux dans l'herbe, au-dessus du village,
Sans envie ou regrets, ignorant jusqu'aux pleurs ! . . .

Je revois, en fermant les yeux, notre prairie
Où la " Blanche " rumine à l'ombre des poiriers,
Tandis que les zéphirs frais, dans l'herbe fleurie,
Font ruisseler les fleurs roses des vieux pommiers . . .

Je revois la forêt, où les grands sapins sombres
Découper vivement sur l'horizon d'azur
Leur flèche noire, à l'heure où descendent les ombres
Quand l'Angelus pieux meurt au loin dans l'air pur

Je te revois, enfant, riieuse et blonde fille,
De tes joyeux propos m'enchanter jusqu'au soir,
Que nous étions heureux ! Confiant et tranquille,
Je voyais l'avenir . . . un long rêve d'espoir . . .

Mais tout s'est envolé comme un peu de fumée,
Lilas, jeunesse, amour, fleurs, prairie et zéphirs.
Toi-même, où donc es-tu, ma Rose bien-aimée.
Tandis que seul, j'évoque encor ces souvenirs ? . . .

J.-B. CHATRIAN.

L'ÂMOUR DE JACQUES

(Suite)



U revoir, mère... Il faut que je me dépêche : la voiture n'attend pas... ”

La voiture ? Ah ! ça, qu'est-ce qu'il veut dire, avec sa voiture ?

Elle est tout à fait réveillée, maintenant ; elle se dresse sur un coude ; elle regarde le fils.

Il lui parle encore.

Vaguement, avec des coups dans les oreilles, elle réentend les mots de la nuit : “ M'en aller... Paris...

Il le faut... Lutter pour ma vie... Adieu... ”

Elle voudrait raisonner, elle a mille questions à faire, mille choses à dire. Voilà qu'elle ne sait plus, à présent... Voilà aussi que, dans la rue, on entend un : “ Hue ! Dia ! ” un grand coup de fouet : la voiture qui va partir, sans doute. Maman Heurlin a senti des lèvres sur son front, une moiteur sur ses deux joues, et puis plus rien, qu'un bruit de porte qui se ferme, des pas précipités, d'autres coups de fouet plus forts, encore des : “ Hue donc ! ”, le bruit de la voiture qui s'en va...

Machinalement, maman Heurlin se lève ; à demi-vêtue, toute folle, elle ouvre la fenêtre ; elle voit une tête à la portière de la voiture, quelqu'un qui envoie des baisers ; elle ouvre les bras tout grands, elle les tend, ces bras... Seulement la voiture va trop vite, la voiture disparaît : il n'aura rien vu, sans doute.

Alors elle ne veut pas croire qu'il soit parti. Sans s'habiller encore, elle court à la chambre du *petit* : personne, — et le lit n'est même pas défait. C'est comme s'il n'était jamais venu. Est-ce que vraiment il est venu ?

Seulement, dans la petite chambre où ils mangeaient tous deux elle trouve le moulin à café, la tasse, le pot au lait, le gros pain, le beurre, la ruche de miel, tout prêt pour lui... Et alors, grelottante, saisie par le froid du matin, le silence de la solitude, encore remuée par son rêve, maman Heurlin ne sait pas si elle doit pleurer le père ou le fils, ou tous les deux ; elle tombe sur une chaise, elle regarde le portrait du cher mort... Est-ce lui qu'elle pleure ? Est-ce Jacques ? Mais ses pauvres yeux fanés, si vieux, si tristes, n'auraient jamais cru avoir encore tant de larmes.

X

La diligence a tourné vite ; le conducteur, qui vient de “ tuer le ver ”, a fouetté ses chevaux comme un enragé ; il y avait de la poussière, des cahots : pourtant Jacques l'a bien vu, que maman Heurlin lui tendait les bras... Est-ce la fausse honte ? Est-ce, seulement, que la voiture mène un train d'enfer ? Jacques aurait dû descendre, Jacques sait qu'il faut plaindre maman Heurlin, Jacques l'aime : il est resté. Par exemple, il n'a répondu ni aux balivernes que lui contait un commis en vins, ni aux questions d'une nourrice loquace. On ne le connaissait pas si *fiérot* ! Il a eu des mouvements d'impatience parce qu'un enfant le gênait ; obstinément il a tenu la tête à la portière, et ce bruit du fouet, — qu'il aimait tant l'autre semaine, — et ces prunelliers humides de perles, ces tas de fumier près de la route, ces poules effarouchées, tout cela le met en colère, tout cela qu'il quitte... On a du retard : en voulant voir l'heure, il s'aperçoit qu'il a oublié sa montre, — là-bas, sans doute, sur la petite table en bois si blanc. Encore un prétexte pour retourner : retourne donc, Jacques !

Mais non... Il repense à cet air entendu hier au soir ; il se dit que là même, dans ce village où il voulait renaître, sa fatalité de souvenir l'a poursuivi ; et, malgré son cœur qui l'accuse, malgré maman Heurlin qui lui a tendu les bras, Jacques est entré dans la gare, Jacques est sur le quai, Jacques est parti, Jacques s'est enfoncé dans un coin, et essaie de lire les “ échos de Paris ” du *Gil Blas* ou du *Figaro*.

Mais retourne donc, Jacques ! Ces peupliers qui filent, ces rivières d'argent, ces grands bois, ce moulin aux roues verdâtres, tout cela, dans une petite maison maintenant déserte, à côté de l'école où les gamins recommencent leurs litanies, une vieille femme pleure. Tu voudrais lire le journal ; tu y vois des papotages, des insinuations, de très malpropres devinettes mondaines, et demi-mondaines, et quart de mondaines, et plus mondaines du tout ; tu y vois qu'une affreuse canaille vient d'avoir un “ succès ” et que les médiocres continuent, avec fruit, l'assaut aux pommiers d'or ; on t'y parle de vaudevillistes, de macadam, de théâtres nouveaux et de danseuses ; et, comme tu as le cœur serré, le macadam t'effraie un peu, tu n'as pas bien envie de serrer ces mains de vaudevillistes, d'entrer dans ces théâtres et d'admirer ces danseuses.

Là-bas, sur la petite place, la boutique s'est ouverte : il faut bien l'ouvrir tous les jours, heur ou malheur, comme on vit tous les jours, même quand on a le plus envie de mourir... De temps en temps, à la petite

porte, une vieille femme apparaît ; comme elle est courbée ! Qu'est-ce qu'elle regarde donc, mais toujours, mais fixement, comme si elle n'existant plus que par le regard ? Huit heures sonnent, et au clocher, maman Heurlin regarde l'horloge... C'est pour toi qu'elle regarde, Jacques...

Jacques veut se distraire. Il a interrogé encore le journal. Machin vient d'être décoré, — Machin ! Il y a, dans la pensée de Jacques, toute une suite de points d'exclamation. Quoi donc encore ? Un tel va prononcer le discours sur les prix de vertu... Décidément ce journal est idiot, et je crois bien que Jacques lui a fait passer la portière.

Il regarde. Voici des usines, des usines encore, des affiches, des poteaux noirs, des entrecroisements de rails, la grande clameur de l'industrie, des fracas de fer, de la fumée âcre... Ce mauvais rêve a passé... Oh ! là-bas, la forêt de Chérisy, les fraises sauvages, la mousse des sentiers, l'eau vive pour les pieds las, et la fraîche odeur des feuilles trempées ! — Voici maintenant des côteaux rapés ; puis, à Chantilly, l'assaut des hommes de cheval, la conversation des *bookmakers*, la cote, *Gladiateur* ou *Vigilant* ; un double bruit, celui des voix, celui des freins ; une haletante course le long des rampes vertigineuses ; puis des usines de nouveau, des cheminées des bâtisses, des murs, des casernes ouvrières, des hôpitaux, des abattoirs un enclos où l'on garde des chiens malades, des rues huileuses et noires des vapeurs suffocantes, des infinis de rails et de wagons, des stations, des tunnels, — et, dans le compartiment, la discussion qui continue sur *Flamberg* et sur *Eclair*... Encore quelques cahots plus lents, puis un arrêt brusque : t'y voici, Jacques.

XI

Jacques y est, en effet ; et Jacques n'a pas l'air bien heureux d'y être. Il fait comme les enfants qui ont éventré leur poupée : la poupée détruite, il faut bien tâcher que cela serve à quelque chose, et, en remuant le son, bébé se figure qu'il s'amuse. Jacques est redescendu dans la houle ; il s'en va par les boulevards, au milieu de la foule affairée, parmi les cris des camelots et les poussées des commis en course : tous ces gens-là travaillent, se pressent, s'agitent, — et Jacques, que personne n'attend, ne goûte pas du tout le charme de ne rien faire. Pas une rencontre. Si pourtant ! Avec ce regard qui vous tutoie, une femme l'a fixé, bien dans les yeux, — et Jacques a détourné les siens... Je ne suis pas curieux, mon ami Jacques ; je ne t'interroge pas, — mais cette première rencontre n'a pas l'air de t'enseigner l'âme !

Ni les suivantes non plus : c'est que, décidément, l'âme ne veut pas être enseignée. A la brasserie, il n'y a personne ; les garçons ont changé ;

le patron lui-même n'a pas reconnu Jacques... Ses deux chambres, rue de Rocroi, sont maintenant occupées par quelque couple ; et, toujours seul Jacques s'en va de rue en rue, fumant un cigare dont il ne sait pas le goût, et mêlant en sa pensée mille choses, la femme entrevue tout à l'heure, les amis oublieux, les *débinages* d'anciens camarades, l'exécrable air des *Lauriers*, l'horloge du clocher de Chérisy, la montre égarée, le café au lait, le portrait du cuirassier, la mère...

Jacques s'est assis devant une table de restaurant. On lui a servi quelques douteuses friandises, cuissot de chevreuil ou vague "sauce madère". Est-ce qu'il penserait à la soupe fumante de Chérisy, à la petite chambre calme, au rayon du soleil qui baigne les assiettes colorées ? D'un geste machinal, pour tuer le temps, il porte la main au gousset : décidément cette montre lui manque !

Un autre, peut-être, eût eu l'idée d'entrer chez l'horloger ou de consulter les pendules pneumatiques ; à la honte de Jacques, je dois constater que, quelques heures après, il était de nouveau, dans tous les cahots et les grincements d'un voyage de nuit, en route vers la montre oubliée... C'était illogique, j'y consens ; mais cela allait faire bien du plaisir à deux pauvres yeux fanés, qui pleuraient depuis le matin :

(À suivre)

ERRATA

- Page 297, ligne 8eme ; au lieu de TARD, lisez tort.
Page 309, ligne 18eme ; au lieu de qu'ON modifiées.. lisez qu'ONT modifiées...
Page 310, ligne 21eme ; au lieu de PAssIETTE, lisez PAssiette..
Page 311, ligne 14eme ; au lieu de MEMBRE, lisez membres.
Page 313, ligne 2eme ; au lieu de ENFERMÉ lisez enfermés.
Page 313, ligne 9e ; au lieu de GAZONNIÉES, lisez gazonnées.
Page 313, ligne 24eme ; au lieu de SOIS, lisez soit.
Page 313, ligne 32eme ; au lieu de CABINE, lisez cabinet.
Page 314, ligne 14eme ; au lieu de TOUT, lisez tant.
Page, 315, ligne 30eme ; au lieu de RONGÉ, lisez songé.

L. A. BERNARD, Pharmacien

Autrefois chez R. J. Devius.

Les communautés religieuses, les médecins et le public trouveront à sa pharmacie les différents produits chimiques et les préparations pharmaceutiques en général.

Les ordonnances des médecins ne sont préparées que par des licenciés en pharmacie.

1882, RUE SAINTE-CATHERINE, 1882

DEPOT DE SANGSUES POUR LA PROVINCE

JOSEPH LAMOUREUX

MARCHAND TAILLEUR

NO 1601 RUE SAINTE-CATHERINE

W. LAMOUREUX, MARCHAND DE CHAUSSURES

1590 RUE SAINTE-CATHERINE

LOUIS BEDARD

Notaire et Commissaire

— BUREAU. —

1582 Rue Notre-Dame
MONTREAL.

Résidence : 109 rue Saint-Hubert.

EDMOND HARDY

ÉDITEUR ET IMPORTATEUR DE MUSIQUE

FOURNISSEUR - DES - PENSIONNATS - CATHOLIQUES

Musique pour tous les instruments

Seul agent pour les célèbres instruments de Fanfare et d'Harmonie de la
Maison C. MAHILLON de Londres et Bruxelles

1615 Rue Notre-Dame, Montreal

J. ALCIDE CHAUSSÉ, Architecte

No 1541 Rue Sainte-Catherine, Montréal

Téléphone Bell 6930



REMEDE DU DR. SEY

Le GRAND REMEDE FRANCAIS contre la Dyspepie, les Affections Bilioises, la Constipation, et toutes les Maladies de l'Estomac, du Foie, et des Intestins.

Le **REMEDE DU Dr. SEY** est un composé des aromatiques les plus purs, qui stimule les fonctions digestives et qui loin d'affaiblir comme la plupart des médicaments, tonifie au contraire et vivifie.

De plus, il contient une substance qui agit directement sur les intestins, de sorte qu'à petites doses il prévient et guérit la constipation, et à doses plus élevées, il agit comme un des purgatifs les plus efficaces.

Chose importante à noter, le **REMEDE DU Dr. SEY** peut être pris à n'importe quelles doses sans déranger les habitudes et le régime de celui qui le prend.

Vendu par les Pharmaciens, \$1.00 la bout.

S. LACHANCE, PROPRIETAIRE,
1538 & 1540 Rue Ste-Catherine, Montreal.

EMILE DEMERS.

TRUDEL & DEMERS

— LIBRAIRES —

Papeterie, Livres Blancs, Livres d'Ecole, Fournitures d'Ecole, Papier de Fantaisie, Articles de Bureau, Blancs d'Avocat, Impression et Reliure.

1611, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

TELEPHONE BELL 9014.

EMILE TRUDEL.

ETABLI EN 1867

L. C. de TONNANCOUR

MARCHAND TAILLEUR

8 RUE SAINT-LAMBERT, MONTREAL

Toujours en Magasin un grand assortiment de Draps, Casimirs, Tweeds de première qualité et de patrons les plus nouveaux.

FERRONNERIE

POUR BATISSES, COUTELLERIE, OUTILS DE MENUISIERS
SCULPTEURS, MAÇONS, BRIQUETIERS

Ainsi que l'assortiment le plus complet et le plus nouveau de FOURNITURES
DE MAISON chez

L. J. A. Surveyer, 6 Rue St-Laurent

A. BELANGER

OUVRAGES DE FANTAISIE

MEUBLES DE PREMIERE CLASSE

SPÉCIALITÉ D'AMEUBLEMENTS DE SALON.

1672, rue Notre-Dame
MONTREAL.

A. BONNIN & G. MANN, Architectes,

Chambres 213 et 214

Batisse ^{DE} LA New-York Life

MONTREAL.

Telephone Bell 2846.

La Banque Jacques-Cartier

Bureau Principal, MONTREAL

Capital payé - \$500,000. - - Réserve - - \$40,000

Directeurs: Alph. Desjardins, M. P., Président. A. S. Hamelin, Vice-Président. John L. Cassidy. Lucien Huot. A.-L. de Martigny.

Bureau Principal: A. de Martigny, Directeur-Gérant. D. W. Brunet, Assistant-Général. M. Bienvenu, Inspecteur.

SUCCURSALE STE-CUNÉGONDE Coin des rues Vinet et Richelieu, (Bâtisses de l'Hôtel-de-Ville). G. N. Ducharme, Gérant.

Heures de Bureau: De. 10 heures a. m. à 3 heures p.m. et de 7 à 8 heures p. m., tous les jours.—On reçoit des dépôts de 25 centins en montant.

L. E. N. PRATTE
Importateur de
Pianos et d'Orgues de Qualité Supérieure,
1678 RUE NOTRE-DAME
MONTREAL.

MAGASIN DE CIGARES D'UNION.

Georges Stremensky
Marchand de Tabac et de Cigares
EN GROS ET EN DETAIL
1735, RUE Ste-CATHERINE, 1735.
Tabac Canadien une spécialité.

MAISON T. A. GROTHE
95½ RUE SAINT-LAURENT.

Cette maison de BIJOUTERIES, ORFÈVRES, etc., la rivale des plus grandes maisons du pays, offre en ce moment les articles suivant : Montres, Horloges françaises, Anneaux de toutes sortes, Epingles et Pendants d'oreilles, Chaînes, Médaillons, Coutelleries, Articles de toilettes, et Chapelets en pierres précieuses.

N. B.—Une visite est sollicitée à l'occasion des avantages offerts en ce moment.

LOUIS BELANGER
AVOCAT
57, RUE ST-GABRIEL
MONTREAL.

O. M. LAVOIE, 1631, rue Notre-Dame
Peintre Décorateur de
Maisons, d'Enseignes, Imitateur, Blanchisseur, Doreur, Vitrier, &c.

Telephone Bell 1238.